

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 15 mai 1886

LES
DEUX SŒURS

PREMIÈRE PARTIE—(Suite)

La maternité est une chose divine. Après avoir donné le jour à son enfant, la jeune mère lui insuffla la vie en quelque sorte sous la chaleur de ses baisers.

La petite resta grêle et d'apparence chétive mais un sang pur circula dans ses veines et la force nerveuse remplaça chez elle la vigueur du corps. Eclos sous les rayons de l'amour maternel, elle devint délicate comme une sensitive, et son cœur, formé pour ainsi dire de tendresse, sentit naître, sous les caresses maternelles, les germes de tous les sentiments exquis.

Elle était laide, mais une mère ne veut jamais voir la laideur de son enfant. Au contraire, en raison, sans doute, de ce que la nature lui avait beaucoup refusé, et pour lui offrir une compensation, elle entoura la pauvre petite d'une plus grande sollicitude, et son cœur maternel eut un débordement d'affection, de tendresse et d'amour.

Inutile de dire que l'enfant se montra reconnaissante. Elle adorait sa mère. On aurait dit qu'elle sentait, qu'elle savait qu'elle ne vivait que par elle.

On lui avait donné le prénom composé de Marie-Anne dont on fit Marie-Annette, et qui, transformé dans une abréviation fantaisiste, devint Manette. C'est ainsi que Marie-Anne s'appela plus familièrement Manette.

Manette avait douze ans lorsque sa mère mourut après quelques jours de maladie. Ce fut sa première douleur : son désespoir fut profond. Elle pleura toutes ses larmes. Hélas, elle sentait qu'en perdant celle qui l'aimait tant, elle avait tout perdu.

Il lui restait son père ; mais un père ne remplace jamais une mère. Et puis, Biron n'avait pour Manette qu'une affection fort tiède. Il était humilié, lui, un grand et solide gaillard, capable de porter un chène sur ses épaules, d'avoir pour fille une si piètre créature une sorte d'avorton, qui n'était pas même en état de traîner un fagot de bois mort.

Or, comme Biron n'avait que trente-cinq ans, il songea à se remarier. Les mois de deuil écoulés, il donna à Manette une belle mère.

Malheureusement, le choix du charbonnier n'avait pas été heureux. Les défauts de sa seconde femme étaient aussi nombreux que les qualités de la première. Elle était emportée, jalouse, acariâtre et méchante. Il eût été difficile de trouver une femme mieux réussie pour en faire une marâtre.

Manette avait été aimée, elle fut détestée ; elle avait eu des joies, elle n'eût plus que des tourments ; elle avait eu des sourires, elle n'eût plus que des larmes. La mégère fit de la pauvre Manette son souffre-douleur. Elle l'employait à tous les travaux au-dessus de ses forces, et quand, succombant de fatigue elle ne pouvait plus aller, l'impitoyable femme la rouait de coups. Elle l'accablait d'injures, de

brutalités, et la maltraitait de toutes les façons. C'est à peine si elle lui donnait à manger et quelques haillons pour se couvrir. Elle lui reprochait odieusement, lâchement, sa faiblesse et sa laideur. Avorton, monstre, araignée, chenille, étaient les plus doux mots qui lui vinssent sur les lèvres.

Biron n'était pas un méchant homme ; néanmoins il voyait tout cela et ne disait rien. Peut-être n'osait-il pas faire sentir son autorité. Stupidement faible, complètement dominé par sa femme, il lui donnait toujours raison. B'en plus, croyant ainsi avoir la paix dans le ménage, quand Manette avait été maltraitée dans la journée, il la battait le soir pour être agréable à sa femme.

Quand, le visage baigné de larmes, le regard suppliant, elle demandait grâce, on la repoussait d'un coup de pied, comme un chien galeux. Elle ne savait plus que faire.

Tant que sa mère avait vécu, les enfants des Huttes et de Marangue l'avaient respectée ; maintenant qu'elle n'était soutenue par personne, pas même par ceux dont le devoir était de la protéger,

au fond des bois. Là, du moins, elle pouvait pleurer à son aise. Elle n'entendait plus les sarcasmes de ses amis, les oiseaux qui chantaient dans les branches ne se moquaient pas d'elle.

Elle passait ainsi de longues heures solitaires en contemplation devant l'infini, oubliant ses désespérances dans l'admiration du grand œuvre de la création.

Il lui arrivait souvent, n'osant pas rentrer le soir, de passer la nuit sous un berceau de chèvre-feuille ou de clématite, ou blottie dans le tronc creux d'un arbre.

Elle disait ses souffrances, sa peine, à tout ce qui parlait à son cœur et à son âme : au murmure de l'eau, au chuchotement des feuilles, au parfum des fleurs, aux mille bruits insaisissables, mystérieux, qui vibrent dans l'espace, c'est-à-dire à Dieu, qui est dans toutes les choses de la nature.

Et la nuit, au milieu de ce silence qui parle si haut à l'imagination, en contemplant la grande voûte constellée, elle s'absorbait dans une rêverie profonde. Connaissant les douleurs qu'on endure

sur la terre, elle se disait, les yeux fixés sur un astré scintillant, elle se disait qu'une pauvre fille comme elle, déshéritée de toutes les joies, serait bien heureuse dans une étoile.

D'autres fois, quand elle se sauvait pour échapper à la fureur de son bourreau, elle descendait à Marangue, pénétrait dans le cimetière et, tout éplorée, se roulait sur la tombe de sa mère en poussant des cris déchirants.

Sa mère l'entendait peut-être ; mais sa mère ne pouvait plus ni la consoler, ni la secourir.

Quatre années s'écoulèrent. Manette avait seize ans, mais elle était toujours si chétive qu'on lui aurait à peine donné dix ans. Cependant, si son corps était celui d'un enfant, la profondeur et l'énergie du regard, le sérieux du visage et la sévérité du front révélaient une femme faite.

Comment avait-elle eu la force de souffrir jusque-là ? Comment avait-elle pu supporter tant d'outrages ? Elle n'était pas résignée sans doute mais elle avait eu la patience. Peut-être avait-elle espéré qu'on aurait pitié d'elle.

La pitié ne vint pas, et les tortures continuèrent et devinrent intolérables.

Lasse de souffrir, de pleurer et de gémir, l'âme brisée, le cœur meurtri, déchiré, Manette sentit tout à coup le découragement s'emparer d'elle. Elle regarda autour d'elle avec terreur ; elle ne vit que l'ombre et la nuit. Alors elle se dit que la vie était pour elle un malheur et elle fut prise du



Le jeune homme avait sauvé la jeune fille, et Manette avait sauvé le jeune homme.—Page 14, col. 2.

elle devint pour tous un objet de risée et de plaisanteries grossières, un amusement. On l'insultait, on la poursuivait de rires moqueurs, de railleries cruelles. Et les tout petits enfants, imitateurs terribles, lui jetaient des pierres.

Il s'opéra alors dans son caractère et dans sa nature un grand changement. Elle pouvait devenir idiote ou folle. Sa puissante organisation cérébrale la sauva. Repoussée de partout, n'ayant personne à aimer parce que nul ne l'aimait, elle se concentra en elle-même, vécut exclusivement avec ses pensées et, au lieu de tomber dans l'ahurissement, son intelligence prit un développement extraordinaire.

Personne, pas même elle, ne vit se produire ce phénomène.

Quand la marâtre l'avait battue et brutalisée, la pauvre martyre prenait la fuite et allait se cacher

dégoût de la vie.

Il lui sembla que, du moment qu'elle n'était pas aimée et qu'on la repoussait comme une maudite, elle avait le droit de cesser de vivre.

Un jour que Manette n'apportait pas assez vite une écuelle de terre que sa belle-mère lui demandait celle-ci, la frappa violemment au visage. L'écuelle s'échappa de ses mains, tomba et se brisa en morceaux. La marâtre devint aussitôt furieuse, elle bondit sur sa victime, la jeta sur le sol et la foula sous ses pieds avec une rage de folle. Ensuite, la saisissant par les cheveux elle la traîna devant les cabanes des Huttes sur une longueur de plus de vingt-cinq mètres.

Manette poussait des cris épouvantables auxquels accoururent une douzaine de femmes, des hommes et des enfants. Au lieu de s'indigner et de délivrer l'infortunée Manette, les témoins de cette scène